2

RECHERCHES

HISTORIQUES ET MÉDICALES

SUR L'ORIGINE, LA NATURE ET LE TRAITEMENT

DE LA SYPHILIS

PAR

M. DEVERGIE AÎNÉ,

Chevalier de la Légion-d'honneur, docteur des Facultés de Paris et de Gœttingue, chirurgien-major à l'hopital-militaire du Gros-Caillou, ex-démonstrateur à l'hopital militaire du Val-de-Grace, professeur d'anatomie et de chirurgie, membre de plusieurs sociétés savantes, etc.

Auteur de la *Clinique de la Maladie syphilitique*, etc.

Lu à l'Académie de Médecine (octobre 1834).

SUIVI

DU RAPPORT A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE,

PAR M. CULLERIER,

Chirurgien en chef de l'hopital civil des Vénériens.



Paris,

Chez J-B. Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 13.

Chez Maurice, libraire, rue de Sorbonne, 5.

RECHERCHES

HISTORIQUES ET MÉDICALES

SUR

L'ORIGINE, LA NATURE ET LE TRAITEMENT DE LA SYPHILIS.

Lu à la distribution des prix de l'Hopital-Militaire d'instruction de Paris.

PAR M. DEVERGIE AINÉ,

CHIRURGIEN-MAJOR A L'HOPITAL-MILITAIRE DU GROS-CAILLOU.

Nota. Les nouveaux documens publiés en Europe sur le traitement simple et rationel, depuis 1831, ont été ajoutés à ce mémoire.

La syphilis est devenue, depuis quelques années, l'objet des recherches d'un petit nombre de médecins qui ont tenté de la faire sortir du cahos dans lequel elle restait plongée, quand toutes les autres

branches de l'art de guérir s'enrichissaient des travaux de l'école moderne.

La tâche était difficile : démêler la vérité au milieu de la confusion qui régnait sur son origine, sa nature et son traitement; attaquer de vieux préjugés fortement enracinés dans l'esprit des médecins de tous les pays; combattre une routine aveugle et meurtrière; renverser une théorie erronée, informe, fille des humorismes du moyen-âge; détruire de fond en comble la réputation gigantesque du mercure, regardé, malgré l'expérience contraire, comme le seul et unique moyen de guérison; prouver enfin au monde médical qu'il était dans une fausse route, marchant d'erreur en erreur, n'était sans doute pas chose facile!

Déjà, à diverses époques plus ou moins éloignées, cette tâche avait été entreprise par quelques médecins judicieux franç s et étrangers; mais leurs écrits, peu connus et non appréciés, n'existaient que pour souvenir; par le progrès naturel des lumières, peu à peu le nombre des antagonistes de la méthode mercurielle augmenta; des controverses s'établirent; des travaux importans finirent par éveiller l'attention des hommes instruits, appréciateurs de la vérité, et la révolution arrivée dans cette branche de la médecine, marcha avec tant de rapidité que la commission des prix de l'Académie de Médecine (section de Chirurgie), année 1828, mit au nombre des six questions présentées au choix de l'Académie, celle qui suit :

« *Déterminer par des expériences faites sur des animaux et des observations recueillies sur l'homme, si la syphilis peut être radicalement guérie par les antiphlogistiques, et s'ils doivent être préférés aux mercuriaux et aux sudorifiques employés avec succès jusqu'aujourd'hui.* » Il est à regretter que cette question ait été écartée, et que, depuis, elle n'ait point eu l'avantage d'être reproduite ; car, à n'en pas douter, les médecins chargés dans les hopitaux du traitement des maux vénériens, se seraient empressés d'adresser le résultat de leurs nouvelles observations à l'Académie ; les matériaux seraient arrivés de toutes parts, et cette question si importante, si intéressante pour la science et l'espèce humaine eût été éclairée et approfondie. Dans la réforme qui s'opère sur tous les points du globe, dans la thérapeutique de la maladie vénérienne, la médecine française eût acquis de nouveaux droits à l'estime générale, et je pense que les résultats obtenus depuis dix années environ auraient mérité les suffrages et les encouragemens de l'Académie ; son jugement eût produit le triple avantage : 1° d'exciter l'intérêt de tous les médecins et de les engager de tenter eux-mêmes, dans leur pratique, ce que quelques-uns de leurs confrères font depuis long-temps dans leurs hopitaux sur un grand nombre de malades ; 2° de faire mieux apprécier les écrits des médecins syphiliographes modernes ; et 3° d'imposer silence aux déclamations journalières d'un grand nombre d'antagonistes, qui, ignorant

complètement l'histoire de la syphilis, se hâtent de juger, sans la connaître, une méthode simple, rationelle, basée sur nos connaissances modernes en physiologie, qui blâment et critiquent avec amertume, répudient avec une légèreté inconcevable des travaux qu'ils n'ont pas lus, accusent de mauvaise foi des confrères laborieux, consciencieux, et publient partout que leurs essais sont trompeurs, leurs rapports fallacieux, leurs succès éphémères, sans qu'*un seul* se soit donné la peine de venir constater au lit du malade si, en effet, l'erreur préside au traitement adopté depuis plusieurs années.

On aurait lieu de s'étonner de voir les connaissances historiques sur la syphilis si peu répandues, si inexactes, si erronées, au milieu de cette étonnante révolution médicale, qui, depuis trente ans, a donné à la médecine française une illustration méritée; mais quelques mots suffiront pour faire comprendre pourquoi l'étude des maux vénériens resta pendant si long-temps en-dehors des études médicales.

J'ai écrit en 1829 que cette partie de la médecine est encore, de nos jours, peu connue des hommes de l'art, que cette maladie n'a pas toujours été le sujet de leurs méditations sérieuses. Superficiellement étudiée, à peine quelques notions vagues sur sa nature et son traitement prennent-elles place dans la mémoire des jeunes médecins, qui obtiennent leurs grades dans les diverses facultés; ce que j'avance est

facile à concevoir, à en juger par ce qui existe dans la capitale, pour l'enseignement théorique et pratique de la syphilis; car, à l'exception de ce que M. le doyen de la Faculté de médecine vient d'obtenir de l'administration des hopitaux civils pour cinquante élèves seulement, l'enseignement de cette branche de l'art de guérir, était à peu près nul depuis dix ans, aussi en résulte-t-il que dans l'éducation médicale, la syphilis est à peine effleurée.

Bercés par la croyance aux virus et aux spécifiques, ajoutant foi à la parole de leurs maîtres, les élèves sortant des écoles, devenus à leur tour des médecins répandus, ont propagé ces mêmes erreurs, suivi la même route, qui leur était si facilement tracée, et, par une paresse si naturelle à l'espèce humaine, n'ont point cherché à vérifier, dans les revers nombreux qu'ils éprouvaient dans leurs traitemens empiriques, si les préceptes qu'ils suivaient si fidèlement avaient été dictés par la vérité; cette funeste doctrine est tellement enracinée dans les esprits, entretenue par le préjugé et accréditée par la routine, qu'à peine le monde médical ouvre-t-il les yeux et commence-t-il à fixer difficilement un regard douteux sur les travaux qui, depuis 1816, tentent de renverser un édifice informe qui a causé tant de maux et fait si peu de bien.

Essayons donc, messieurs, de vous faire connaître le plus succinctement possible les travaux modernes sur la syphilis, et de vous tracer le tableau fidèle des

heureux résultats que les progrès des sciences ont amenés dans son traitement; essayons de faire jaillir la lumière du milieu des opinions multipliées qui furent émises sur ce fléau du genre humain, et de prouver que l'origine, la nature et le traitement de cette maladie ont eu le même sort, celui d'être mal connus.

Origine de la syphilis.

Si nous devions ajouter foi aux rapports des anciens historiens syphiliographes, il faudrait reconnaître deux origines à cette maladie : 1° son importation de l'Amérique au retour de Christophe Colomb en 1493; 2° l'épidémie, qui, pendant sept années consécutives, ravagea si horriblement l'Europe vers la fin du 15e siècle, en 1494.

La singulière coïncidence qui existe entre ces deux époques, les relations très rares entre les peuples du moyen-âge, semblent rendre raison des erreurs qui ont pu se propager dans les temps où l'ignorance et le préjugé étaient l'apanage distinctif des personnes qui occupaient les plus hauts rangs de la société, où les peuples ne communiquaient entre eux qu'avec de grandes difficultés, où les gens instruits se comptaient facilement; mais depuis que toutes les nations policées se sont, par suite de leurs relations commerciales, éclairées mutuellement; depuis que partout de riches bibliothèques ont été mises à la disposition du public, il doit paraître bien étrange que ces erreurs

aient trouvé des écrivains distingués pour les défendre, des professeurs habiles pour les propager et un public médical assez confiant pour y ajouter foi, sans chercher à vérifier si les uns et les autres étaient les organes de la vérité.

Pour se convaincre de ces erreurs, il suffit de rappeler dans leur ordre chronologique les faits mêmes invoqués en faveur des deux origines. Après la découverte de Saint-Domingue, Christophe Colomb revint en Espagne en mars 1493; déjà se faisaient en France les préparatifs pour la conquête du royaume de Naples; Charles VIII franchit les Alpes à la tête d'une armée nombreuse; arrivé à Rome le dernier jour de 1494, il fit son entrée à Naples en février suivant, fut couronné souverain de ce royaume en mai de la même année, et repartit presque immédiatement pour la France avec la majeure partie de son armée, tandis que l'armée espagnole, envoyée par Ferdinand le Catholique au secours du monarque détrôné, n'arriva à Reggio, en Calabre, qu'au mois de mai 1496, sous les ordres de Gonzalve de Cordoue, le plus illustre capitaine de son temps.

Ces dates font clairement voir que, quand même les Espagnols auraient rapporté des maux syphilitiques, à leur retour d'Amérique, ils ne purent infecter le principal corps de l'armée française, qui, seize mois avant leur arrivée, était rentré dans ses foyers, après la fameuse bataille de Fornoue.

Quant aux troupes que Charles avait laissées pour

conserver sa conquête, renfermées dans des forteresses (où les Espagnols les assiégeaient, sans avoir aucune communication même immédiate avec elles) affaiblies par les combats, par la faim, par la contagion qui exerçait d'affreux ravages dans l'intérieur des places qu'ils défendaient, quoique aucun Espagnol n'y eût jamais pénétré, elles capitulèrent et évacuèrent le territoire napolitain : leurs tristes débris ne revirent la France qu'en 1497, et ils la retrouvèrent en proie à la maladie contagieuse qui semblait alors être dans toute sa fureur.

Cette maladie épidémique, qui répandait de tous côtés l'horreur, l'épouvante et la mort, existait en Italie deux années avant l'expédition de Charles VIII. Fulgosi, Sabelli co, In fessura Caprioli et autres, attestent ce fait; elle y faisait déjà des progrès si rapides et si effrayans à l'époque de l'invasion des Français, que le pape engagea Charles VIII à ne pas y amener son armée, de peur qu'elle ne devînt victime de la contagion. Rattacher l'origine de la maladie vénérienne à cette horrible maladie contagieuse, est évidemment une erreur grossière, réfutée par nos auteurs les plus distingués. Aussi Sprengel, Hensler et M. Jourdan, leur commentateur, s'appuyant sur l'opinion des médecins les plus illustres de ces temps reculés, plus encore des symptômes qui la caractérisaient, rejettent cette fausse origine de la syphilis, et tous les médecins modernes français et étran-

gers, qui se sont occupés de recherches sur les maux vénériens, partagent cette opinion.

L'histoire à la main il est facile de se convaincre que cette épidémie trop célèbre, qui ravagea avec fureur l'Italie, puis l'Europe, fut plutôt une expansion de la peste marranique, importée en France et en Italie par les *Marranos* ou Juifs chassés d'Espagne en 1492, par Ferdinand V. L'Espagne perdit par cette mesure inique 800,000 habitans; ces malheureux expatriés se hâtèrent de quitter leur pays natal, exposés à des privations de tous genres, horriblement maltraités, en proie à la misère la plus profonde, plongés dans une malpropreté d'autant plus grande, que l'*usage du linge était encore inconnu ;* entassés dans de mauvais bâtimens, ces tristes victimes du fanatisme furent jetées, sans ressources, la majeure partie, sur les côtes d'Afrique et d'Italie, le reste en France et ailleurs. Déjà un grand nombre de ces Israélites ou *Marranos* étaient atteints de la lèpre, si commune à cette époque dans toute l'Europe ; bientôt une épidémie éruptive de pustules contagieuses ou *grosse vérole*, pour les distinguer des pustules de la variole, s'y propagea rapidement et causa de tels ravages que plus de 30,000 familles périrent.

En Afrique et en Italie, les relations intimes des indigènes avec les femmes et les filles des Israélites,

communiquèrent bientôt cette maladie, qui infecta tout le pays.

Jean Widmann, Nicolas Massa, qui écrivirent en 1497 un livre sur les pustules et le mal, vulgairement appelé *mal français*, nous apprennent que le caractère principal de cette maladie contagieuse consistait dans l'éruption sur tout le corps de grosses pustules enflammées, qui se couvraient de croûtes épaisses; elles étaient souvent accompagnées d'excroissances volumineuses aux ouvertures des muqueuses, à la face et sur tout le corps, qui avaient l'aspect de glands et s'ouvraient pour laisser échapper une sanie boueuse, épaisse et infecte; il se formait chez les uns des ulcères profonds et fétides, chez d'autres le nez et les joues tombaient, ils étaient tourmentés de douleurs nocturnes; les lépreux même fuyaient ceux qui en étaient atteints.

Ce fut à dater de cette époque, que les médecins fixèrent davantage leur attention sur les affections des organes génitaux, qui ne pouvaient tarder de partager celles de la peau ; en effet, puisque le contact immédiat propageant rapidement les symptômes de cette déplorable maladie, on conçoit, de suite, que le contact intime dans le coït, qui, d'ailleurs, éveille au plus haut dégré les sympathies existantes entre la peau et les organes génitaux, devait favoriser d'une manière aussi prompte qu'inévitable, la communication à ces dernières du principe contagieux. Alors, les affections des parties sexuelles, que

l'on n'avait pas observées jusque-là, en un aussi grand nombre, prenant un nouveau dégré d'énergie, furent rangées, peu à peu, parmi les symptômes de cette nouvelle maladie, puisqu'elle se propageait comme elle, par la cohabitation.

Ainsi, l'épidémie qui a marqué l'année 1494 et les suivantes, parmi les plus funestes à l'humanité, vint d'Espagne en 1492, se répandit en Afrique, en Italie, en France et, de là, dans plusieurs contrées; elle put, bientôt, accroître la malignité des maux vénériens, dont je m'empresse de reconnaître qu'elle favorisa singulièrement la production; mais elle n'en fut pas la cause première, comme je vais essayer de le prouver à l'instant; ajoutons que la débauche et le libertinage si communs dans le seizième et dix-septième siècles, contribuèrent puissamment à développer et à propager les maladies des organes génitaux; que l'armée nombreuse et mal disciplinée que Charles VIII conduisit à Naples, dut encore contribuer à augmenter l'intensité de l'épidémie, pendant son séjour dans ce pays et dans l'Italie, et à donner à la maladie, sous un climat brûlant, une force nouvelle, et à la répandre davantage.

Aussi, fut-elle rapidement propagée en France, en Allemagne et autres lieux dans lesquels passèrent les troupes revenant de l'expédition, et qui retournaient dans leur pays. Les Français l'appelèrent le mal napolitain, les Allemands et autres peuples, le mal français; mais, il est à remarquer, Messieurs,

que personne ne songea à le nommer le mal américain.

Les faits relatés ci-dessus, semblent prouver jusqu'à l'évidence que les maux vénériens ne peuvent reconnaître ni l'origine américaine, ni celle de l'épidémie de 1494; telle est, aussi, l'opinion des médecins syphiliographes modernes.

En continuant d'interroger l'histoire, nous trouvons dans les auteurs les plus reculés, que les maux vénériens sont aussi anciens que l'espèce humaine; ils étaient regardés comme des accidens, comme des symptômes indépendans les uns des autres, comme le résultat de la débauche, du libertinage, des excès du coït, et ne réclamaient pas de traitement spécial; ils n'étaient point connus, collectivement, sous les noms de maux vénériens, nomenclature qui ne fut donnée par Bedthencourt qu'en 1527, trente-trois ans après l'épidémie de Naples.

Malgré les erreurs infinies que certains écrivains célèbres ont accréditées, et qui sont, encore, fortement enracinées dans l'esprit d'un grand nombre de praticiens, les médecins qui nient que la syphilis ait été antérieure à l'expédition de Naples, sont forcés de convenir que les symptômes qui sont décrits dans les livres de Moïse, d'Hippocrate; dans Celse, les médecins arabes; dans Galien, ceux du moyen-âge; dans les historiens et les poètes satiriques latins et autres, étaient les mêmes que ceux que nous observons aujourd'hui.

Tout démontre, à n'en pas douter, que ces affec-

tions sont aussi anciennes que l'existence des causes qui les font naître actuellement, c'est-à-dire, l'usage abusif des organes génitaux, la malpropreté, l'incurie des hommes, la prostitution et la débauche.

La prostitution, surtout, enfante beaucoup d'accidens et de maladies inflammatiores aux organes génitaux, et dut, de tout temps, propager rapidement ces affections ; il existait des femmes publiques à Athènes, à Alexandrie, à Rome; les ouvrages des médecins syphiliographes, des Sprengel, de MM. Jourdan, Desruelles, Huber et autres, sont remplis de faits, qui attestent que des réglemens de police, concernant les *Lupanos* ou maisons publiques, existaient en France, en Angleterre, à Strasbourg, à Venise, dans les dixième, onzième, douzième siècles, à l'effet d'empêcher la communication avec les femmes publiques malades de l'*arsure* et d'un mal détestable; mais, ce qui est encore plus remarquable, c'est l'arrêt rendu en mars 1494, par le parlement de Paris, avant le départ de Charles VIII pour Naples, portant exclusion de la ville, des étrangers atteints d'une maladie contagieuse, nommée grosse vérole, connue depuis deux ans dans le royaume.

Si je ne craignais de fatiguer votre attention, j'entrerais dans des détails plus étendus; je consulterais les médecins de l'antiquité, et ceux du moyen-âge; je citerais Celse décrivant la balanite, le phimosis accidentel, les ulcères simples et phagédéniques, les bubons, les végétations, les condylômes, les rhaga-

des, l'orchite et l'emploi des adoucissans, en grande partie pour les combattre. Je dirais, en arrivant, au moyen-âge, que les auteurs des onzième, douzième, treizième siècles, près de cent ans avant la fameuse épidémie, décrivent les ulcères de la verge produits par l'abus du coït et le commerce impur; que les auteurs attribuent toutes les maladies honteuses des parties génitales à l'impureté, à la débauche; je dirais qu'ils enseignaient alors, que *le libertinage* seul est la vraie source des maux vénériens, et qu'ils ne parlent nullement de l'existence d'un virus.

Fracastor, qui le premier introduisit la dénomination de syphilis, n'hésite pas dans son poème élégant, de regarder cette maladie comme aussi ancienne que l'espèce humaine.

Astruc, l'un de nos érudits syphiliographes, malgré son engouement pour l'origine américaine, est forcé de convenir que l'Amérique n'est pas le seul foyer primitif de la maladie vénérienne (l'Afrique en fut un suivant lui). Il déclare *que les femmes publiques ont été de son temps très impures;* qu'il devait arriver souvent aux hommes impudiques qui les fréquentaient, de contracter des phlogoses, des inflammations, des abcès, des ulcères aux parties sexuelles; que l'abus même des plaisirs de l'amour suffisait pour provoquer ces maux par l'afflux longtemps prolongé du sang, et surtout par l'abus des aphrodisiaques.

Eh bien, Messieurs, puisque Astruc, dans des temps

plus rapprochés de nous, et Hunter, avouent que *le libertinage, la débauche et l'abus des plaisirs de l'amour*, peuvent enfanter des maux graves aux organes sexuels, pourquoi donc les Romains si licencieux, principalement, depuis qu'ils furent asservis par César, auraient-ils été exempts des fruits amers de leur vie déréglée? pourquoi les excès infâmes de la lubricité épouvantable des siècles reculés, la dépravation portée à son comble, dans les siècles qui précédèrent 1494; la prostitution de toute espèce si bien attestée par les poètes du moyen-âge, n'aurait-elle pas été punie par des affections vénériennes, conséquence naturelle des excès auxquels on se livrait dans tous les genres? Il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'état de notre pays, dans ces temps reculés de la civilisation, pour se convaincre des maux infinis auxquels nos malheureux ancêtres étaient en proie dans le 13e, le 14e et le 15e siècle. L'histoire nous offre à chaque page, des tableaux dégoûtans de la misère et de ses affreux résultats; on ne voit partout que luttes perpétuelles des rois contre les princes et les seigneurs, de la monarchie contre la féodalité; que guerres intestines des seigneurs entre eux; qu'armées indisciplinées, vivant de vols et de rapines; on ne rencontre qu'exactions odieuses sous toutes les formes, que pillages, incendies, massacres, famines, maladies épidémiques, contagieuses, sévissant avec fureur sur un peuple tourmenté, opprimé de toutes les façons, et qui, semblable à un vil ramas d'esclaves, s'étourdis-

sait dans la débauche, ne voyant plus d'autres remèdes à ses malheurs, que celui d'en chercher l'oubli dans tous les excès qui rapprochent l'homme de la brute. Quelles circonstances furent jamais plus propices au développement des maladies des organes génitaux!!!

Pourquoi donc refuserions-nous de croire à cette antiquité de la syphilis chez tous les peuples? Swédiaur ne nous apprend-il pas que cette maladie est connue de temps immémorial, dans l'Indostan, sous le nom de feu Persan? la Chine, malgré sa position la plus reculée, n'en est pas exempte, et si nous compulsons les auteurs les plus recommandables, nous la verrions également à la même époque dans les quatre parties du monde; ne la voyons-nous pas se développer spontanément chez l'homme et chez les animaux? Nos journaux de médecine nous en fournissent des exemples dans divers pays. La Turquie, au rapport de M. Weizemann, la voit se développer spontanément sous l'influence de la température, des passions ardentes de ses habitans et de la multiplicité des maladies cutanées.

Le célèbre Lecat, et, avant lui, Jean Calvo, reconnaissaient la spontanéité du développement des maux syphilitiques; feu Cullerier lui-même, l'homme de France qui ait traité le plus de maux vénériens, et qui cependant était imbu de la doctrine virulente, l'a consigné dans ses écrits.

N'avons-nous pas eu des épidémies de syphilis,

qu'on ne peut révoquer en doute, et qui se sont développés spontanément d'après le rapport des médecins qui les ont observés? La maladie de la baie de Saint-Pol, le sibbens des Écossais, le mal de Scherliewo observé en 1800, dans la province de Fiourme en Illyrie, l'épidémie de Chavannes (Haute-Saône), en 1819; le yaws ou pian des Africains et des Indes occidentales, le radzigée des Suédois?

D'après les faits relatés ci-dessus, n'est-on pas en droit de conclure avec évidence, que la syphilis a existé de tout temps, et qu'elle reconnaît, pour causes principales, d'après l'assertion d'un grand nombre d'écrivains, *le libertinage, la débauche, la malpropreté et l'abus des plaisirs de l'amour?*

Nature de la syphilis.

Cependant, Messieurs, telle n'est pas l'opinion la plus généralement reçue dans le monde médical, sur la nature de la syphilis; on l'attribue à la présence d'un virus qui se communique par le contact immédiat d'une personne malade avec une personne saine: être mystérieux, voyageant à volonté dans l'économie, restant souvent caché dans un coin de cette économie, sans que rien décèle sa présence; puis se réveillant tout-à-coup, altérant le jeu des organes, troublant toutes les fonctions de l'organisation, et aussi inaccessible à nos sens, qu'inconnue dans sa nature.

La théorie des virus prit naissance au milieu du 16e siècle, temps reculé où les médecins privés des moyens d'étudier l'organisation animale, étaient loin de posséder l'instruction nécessaire pour être les bienfaiteurs de l'espèce humaine ; beaucoup de maladies ne pouvaient être expliquées. On les attribuait à des génies particuliers; l'astrologie judiciaire, la doctrine galénique furent des sources fécondes d'erreurs ; c'est Bénédetti, qui, le premier propagea avec une rapidité étonnante, l'idée que les maux vénériens dépendaient d'un virus développé dans les humeurs qui s'écoulent des organes génitaux, particulièrement chez la femme (1). Aussi, pendant long-temps, le sang des règles fut-il aux yeux des médecins, la source d'une grande quantité de maladies, parmi lesquelles la lèpre, les maladies de la peau, et quelques symptômes de la maladie vénérienne tenaient le premier rang.

Paracelse qui enseignait en 1552, que le *libertinage*, *seul*, est la source des maux syphilitiques, adopta l'opinion de Bénédetti, l'appuya de sa grande réputation, et fit la fortune de cette teinture vénérienne qu'on contracte par le coït avec une personne infectée, et qui modifie toutes les maladies en leur communiquant un caractère particulier.

(1) I parle sans cesse d'une teinture vénérienne qui exerce, selon lui, son influence sur chaque maladie; un préjugé de ce temps, et qui règne encore parmi le peuple, faisait regarder les femmes, au moment de leurs règles, comme impures, et les menstrues comme une purgation, au moyen de laquelle le corps se débarrasse d'un sang âcre et malfaisant.

L'illustre Fernel, qui le premier distingua les maux vénériens en primitifs et consécutifs, prêta l'autorité de son nom et de son talent à la théorie virulente, et admit *un virus spécifique*, qui, après avoir agi localement, infecte toute la masse sanguine; mais ce qui est digne de remarque, c'est que le même auteur qui contribua le plus à répandre la théorie du virus syphilitique, fut un de ceux qui s'opposa le plus à la spécificité du mercure pour le combattre; il s'élève contre l'administration du mercure dans la syphilis, et blâme avec force l'abus qu'on faisait déjà, de son temps, de ce médicament énergique; à cette époque où la doctrine del'humorisme était le plus en honneur, on adopta avec enthousiasme la théorie de Fernel, mais on rejeta sa pratique.

Les médecins affirmèrent bien haut que le virus était indestructible, qu'il subsistait constamment, que la guérison radicale ne peut s'obtenir, que non-seulement le virus peut reparaître, mais que ceux qui en ont été une fois entachés, le transmettaient aux enfans qu'ils procréaient. La vérole d'emblée, l'hérédité de la syphilis furent admises comme des faits incontestables. Les médecins les plus recommandables du 16e siècle adoptèrent ces idées, et les rendirent générales, sans songer qu'ils portaient l'effroi et le trouble dans l'intérieur des familles.

Alors le virus syphilitique se trouva partout, il devint la source de toutes les maladies chroniques, et de toutes les maladies même les plus opposées; la pa-

thologie en fut tellement infectée, qu'il ne fut plus possible d'assigner de limite à cette malheureuse syphilis; la confusion la plus grande fut le résultat de ces fausses et malheureuses conceptions, et les contes les plus ridicules et les plus absurdes se propagèrent avec rapidité; qu'il me soit permi d'en citer quelques exemples. Le premier est emprunté à Amatus Lusitanus; un homme se marie dix années après avoir été guéri d'une blénorrhagie, il eut dans les cinq premières années de son mariage deux enfans parfaitement sains; à la septième année, sa femme accoucha d'un enfant qui fut atteint de la maladie vénérienne, provenant, dit-on, de la gonorrhée que le père avait eue 17 ans auparavant! Ce fait peut paraître singulier, et vous pourriez croire, Messieurs, que de semblables histoires qui ne peuvent exciter que le rire du ridicule, ont appartenu à des temps reculés; et que dans le siècle éclairé où nous vivons, de semblables croyances ne peuvent plus exister; hé bien, détrompez-vous, chaque jour voit encore publier de pareils faits, et professer de semblables erreurs: on vient encore assez récemment de publier les deux faits suivans. » Un homme eut, il y a 14 ans, quelques symptômes de maladie vénérienne, dont il fut parfaitement guéri, il se maria, il y a quelques années, il est père de trois enfans, très beaux, très sains et bien portans, sa femme n'a jamais eu aucune trace de mamaladie syphilitique; il se présente en 1829, dans un grand hopital de Paris, portant des pustules cui-

vreuses sur le corps, on le déclare atteint de syphilis constitutionnelle datant de 14 ans, et on le guérit de sa vieille maladie, qu'il n'a communiquée ni à sa femme ni à ses enfans, en vingt-six jours, avec le sous-carbonate d'ammoniaque seul !!!

Enfin un journal publiait, il y a peu de temps, qu'une personne avait contracté la maladie vénérienne en portant une paire de boucles d'oreilles, renfermées pendant dix années dans une boîte, mais qui avaient appartenu à une personne morte de la syphilis.

Et cependant, Messieurs, si les médecins qui propagent encore cette croyance aux effets extraordinaires de la présence d'un virus dans les maux vénériens, avaient daigné jeter un coup-d'œil sur l'histoire médicale, ils auraient vu les efforts faits par les hommes d'une réputation méritée pour combattre cette erreur si désastreuse. En 1751, Boërhave établissait un parallèle entre la blennorrhagie et le coryza; en 1772, Wan-Swiéten, son commentateur, secouait le joug des opinions de son siècle, et rejetait l'hérédité de la syphilis; en 1769, Balfour, Ellis, Tode, Duncan, soutinrent que la blennorhagie n'est point un accident de la maladie vénérienne; Bell embrassa cette opinion, la fit admettre comme une vérité certaine, et l'Europe (la France exceptée) la reçut comme un article de foi, et les traitemens adoptés par la plupart des médecins anglais, allemands et italiens, en donnent la certitude. Cockbrunn alla plus loin, il prouva que les chancres se guérissaient par un traite-

ment local, sans laisser de crainte sur la syphilis constitutionnelle qui s'ensuivait rarement; Astruc même partageait la même manière de voir, Bosquillon, Steglitz rejetèrent aussi l'existence d'un virus.

Enfin, pour l'honneur de la science que nous professons, les progrès des lumières ont amené une heureuse réforme dans la croyance aux virus; cette pernicieuse doctrine avait acquis une telle extension, qu'il n'y a pas 40 ans, vingt-deux virus existaient encore; pourquoi le temps ne me permet-il pas de rapporter ici les réflexions judicieuses du docteur Montfalcon, auteur de l'excellent article *Virus*, du Dictionnaire des sciences médicales?

L'école des Chaussiers, des Bichat et de leurs succeurs fit, en grande partie, écouler cette échafaudage informe des théories virulentes; dix-huit virus ont disparu du langage médical, quatre seulement existent encore, le vir usvariolique, son préservatif le virus vaccin, celui qui préside au développement de la rage, et celui qui nous occupe en ce moment, le virus syphilitique.

Chaque jour voit saper jusque dans ses fondemens la grande célébrité de ce redoutable virus; sans aucun doute il ne tardera pas à succomber sous les coups redoublés qui lui sont portés de toutes parts, par le raisonnement, l'observation et une nouvelle expérience de faits. En effet, il ne présente pas le caractère principal que nos auteurs les plus plus modernes reconnaissent aux virus, celui de reproduire identi-

quement sous toutes les conditions possibles, n'importe les sujets, les phénomènes qui ont été observés; ainsi jamais la variole et le vaccin ne varient dans leurs phénomènes morbides, tandis que plusieurs espèces de symptômes syphilitiques peuvent prendre naissance à la même source; ne voit-on pas fréquemment un écoulement aigu chez la femme, faire développer à la fois et chez divers hommes, une urétrite, des chancres, des végétations, des bubons, des pustules muqueuses, et *vice versâ?*

Bientôt, Messieurs, les médecins ne tarderont pas à adopter pour ce virus, reste informe d'un langage obscur, né dans des temps d'ignorance et de superstition, le langage plus conforme, déjà employé pour les maladies contagieuses, qui antécédemment avaient chacune leur virus particulier, telles que la gale, le typhus, la peste, etc.

On admettra un principe contagieux pouvant se développer spontanément, épidémiquement, se communiquer plus ou moins facilement par voie d'inoculation ou par contact immédiat; on le considèrera comme le résultat des abus des plaisirs de l'amour, de la débauche, du libertinage, plutôt que comme le produit d'un virus particulier.

La syphilis prend sa place naturellement et sans efforts dans la classe des maladies contagieuses: c'est-là que la rangent MM. Jourdan, Richond, Desruelles et autres syphiliographes modernes, parmi lesquels je me range; c'est aussi l'opinion d'Astley-

Cooper, d'Abernetty, de Guthrie, de Hennen, de Clutterburk et autres médecins anglais; c'est aussi dans cette classe que l'auteur de l'examen des doctrines médicales l'a placé.

« Nous ne devons voir dans cette maladie, dit ce savant médecin, qu'une série de phénomènes d'irritations; mais nous ne devons pas plus suivre l'agent qui les produit dans l'intérieur du corps, que ceux qui développent les symptômes de la variole, de la rougeole, de la peste, etc. Ainsi le médecin physiologiste doit se borner à étudier les formes et les degrés de ces phénomènes, dans les différentes parties du corps, et à connaître les modificateurs qu'il peut lui opposer. »

Dans ce peu de mots bien remarquables, est renfermée la base générale de la théorie syphilitique; en effet, Messieurs, qu'a donc de contraire à la raison cette classification des maux vénériens parmi les maladies contagieuses? Pourquoi s'obstinerait-on inutilement à poursuivre la cause dans cette maladie, tandis qu'on ne combat que les effets dans toutes les autres affections épidémiques contagieuses? Attaque-t-on la cause première dans le traitement de la variole, du typhus, de la gale, de la peste, de la pustule maligne, du choléra, etc.? Pourquoi le temps ne me permet-il pas de reproduire, ici, les documens importans renfermés dans les ouvrages estimables de MM. Jourdan et Richond, et dans les mémoires de notre judicieux collègue M. Desruelles; nous y

verrions les modifications que la syphilis imprime à nos organes, et sans nous embarrasser du principe contagieux, nous étudierons les phénomènes morbides qu'il fait naître suivant les diverses constitutions, les tempéramens et la disposition particulière des tissus qui sont exposés à la contagion; nous tiendrions compte des circonstances qui peuvent faciliter et étendre la contagion; nous jetterions un coup-d'œil sur les sympathies nombreuses qui lient les organes sexuels aux autres organes, et nous trouverions l'explication simple et rationnelle de beaucoup de phénomènes morbides primitifs et secondaires, sans être obligés de recourir à l'existence erronée d'un être invisible, inaccessible, qui parcourt tout l'organisme, et qu'il faut détruire, chasser ou neutraliser par l'action spéciale ou spécifique d'un médicament énergique.

Dans mon ouvrage ayant pour titre : *Clinique de la maladie syphilitique*, j'ai traité les questions les plus importantes sur la contagion syphilitique; j'ai démontré 1° que le principe contagieux ne produit pas toujours les mêmes symptômes; 2° que la syphilis peut se développer entre personnes saines, dans certaines circonstances, par l'abus des plaisirs de l'amour; 3° que la syphilis n'appartient pas exclusivement à l'espèce humaine; 4° que les accidens vénériens se guérissent presque tous par les seules forces de la nature; 5° que les ulcères factices développés aux parties sexuelles n'ont

aucun signe qui puisse les différencier de ceux contractés par un coït infectant, et qu'ils peuvent aussi donner lieu à des affections secondaires; 6° que c'est une erreur grave de se servir de l'expression d'infection générale pour désigner les affections secondaires dites constitutionnelles; 7° qu'il est extrêmement rare de rencontrer une diathèse syphilitique, dans laquelle toute l'économie souffre des désordres produits par le principe contagieux, et que, par conséquent, l'hérédité syphilitique doit être rangée dans l'histoire des cas rares.

Je m'abstiens, à regret, d'entrer dans des considérations non moins importantes, qui attestent les progrès que la physiologie a fait faire à cette branche de l'art de guérir, pour passer à des considérations non moins importantes, celles qui ont pour but le traitement des maux vénériens.

Traitement de la syphilis.

Nous avons vu plus haut, que les médecins de l'antiquité reconnaissaient les maux vénériens; ils nous ont laissé des descriptions exactes d'un grand nombre de symptômes, sous les mêmes dénominations que celles adoptées de nos jours; leur esprit n'étant point occupé par l'idée d'un virus circulant dans nos humeurs, ils ne rattachaient point les nombreuses maladies à une cause unique; tout semble prouver qu'ils

lesattribuaient souvent aux débauches en tous genres, principalement aux plaisirs de l'amour, poussés à l'excès, à la fréquentation des femmes, au moment du flux menstruel, etc. Ils n'avaient point de spécifiques pourguérir ces maux véritablement vénériens, ils leur opposaient les mêmes remèdes qu'ils employaient à traiter les autres parties du corps atteintes d'accidens analogues; ainsi les mêmes baumes, les mêmes linimens servaient également aux ulcères de la verge, aux gangrènes de cet organe, comme aux maladies de pareille espèce, développées sur tout autre point de l'économie; ainsi, ils n'avaient point deux manières différentes d'exciser et de traiter les végétations, soit qu'elles environnassent le pénis ou l'anus, soit qu'elles eussent leur siége à la figure ou ailleurs. Consultez leur pharmacopée, vous n'y trouverez l'histoire d'aucun médicament qui fût approprié plus particulièrement à la curation des maladies des organes de la génération.

D'abord pour le mercure, les anciens n'en soupçonnaient même pas les effets thérapeutiques; aussi rien n'indique qu'il fit partie de leur matière médicale; les Grecs et les Romains le considéraient comme une substance vénéneuse; Galien n'osa jamais en faire usage; Celse n'en parle pas.

Il faut arriver aux médecins arabes, pour trouver quelques traces de l'introduction de ce métal, dans le traitement des maladies de la peau en général; ils en indiquaient les préparations multipliées, tant à

l'intérieur qu'à l'extérieur, contre toutes les affections de la peau, alors bien nombreuses, et à la tête desquelles on remarquait la lèpre; mais ils ne les réservaient point spécialement contre les maux des parties sexuelles, on ne voit pas que les auteurs des 11e, 12e et 13e siècles, qui nous ont fait connaître qu'ils avaient à traiter des maladies contagieuses des organes génitaux, aient eu recours aux préparations mercurielles.

Ce ne fut que quelques temps après la désastreuse épidémie de 1494, qui, comme nous l'avons dit plus haut, consistait dans une éruption *de grosses pustules* sur le corps, que l'on commença à les employer contre la syphilis; à cette première époque, le mercure remplaça peu à peu les purgatifs, les dépuratifs, les étuves et le four chaud qui firent de si nombreuses victimes.

A partir de cette époque, deux méthodes se disputèrent long-temps l'honneur de combattre à outrance le virus, c'était la méthode par salivation et celle par extinction; on considérait comme un moyen salutaire une évacuation de salive abondante, et souvent même effrayante, afin de porter le virus en dehors par des émonctoirs.

Croirait-on que pendant plus de 300 ans, cette désastreuse méthode fut constamment suivie, malgré l'opposition de quelques praticiens, et que les maux incalculables qu'elle produisit, ne purent détromper les médecins prévenus qui la préconisaient, et parmi

lesquels figurent, au premier rang, des hommes d'un très grand mérite, tels que Astruc, J. L. Petit et beaucoup d'autres.

Le chevalier Ulric de Hutten, si célèbre par la part qu'il prit à la réforme de Luther, fait un tableau effrayant des désastres causés par le mercure, et dont il faillit être la victime après onze traitemens consécutifs pour la même maladie; un des plus beaux titres à la reconnaissance publique d'un praticien consommé, dont nous avons à déplorer la perte, de feu Cullerier oncle, est d'avoir depuis long-temps proscrit ce traitement des hopitaux de France, où il faisait d'affreux ravages, et d'avoir, par son exemple, contribué à propager ce point important de doctrine.

La méthode par extinction qu'il préconisait, consistait à ne donner le mercure que par frictions, à les alterner avec les délayans et les purgatifs, pour éviter autant que possible l'inflammation de la bouche et des gencives; quoique très ancienne, elle fut d'abord délaissée, puis remise en honneur par Chycaneau en 1718, et devint plus générale en 1737, d'autant plus que la liqueur de Wan-Swiéten, déjà en vogue parmi les médecins, portait moins au ptyalisme et alternait avec les frictions; mais elle dégénéra bientôt à tel point que cette méthode de traitement mixte, connue sous le nom de *grands remèdes*, était souvent l'effroi des malheureux qui devaient y être soumis.

Les accidens souvent graves, la malpropreté dégoûtante, les difficultés et les embarras qui accompagnaient le traitement, l'odeur importune que les malades exhalaient, et qui trahissaient malgré leurs précautions, un secret qu'ils avaient souvent grand intérêt à cacher, l'inconvénient souvent funeste de ces exhalaisons mercurielles dans des lieux étroits et malsains, où la plupart du temps ces malheureux étaient entassés ; les insuccès, les désordres effrayans et la salivation qui arrivait encore très fréquemment, firent sentir la nécessité de recourir à d'autres moyens; car aucune règle certaine n'indiquait les limites où il fallait borner l'action du mercure, qui, par son énergie, est le plus puissant des modificateurs de notre économie.

L'introduction des bois sudorifiques dans la thérapeutique fut un véritable bienfait pour l'humanité; elle vint sauver la vie à des milliers d'individus qui succombaient sous le poids des maux enfantés par les préparations mercurielles qu'on prodiguait sous toutes les formes et avec exagération, dans le but de combattre des symptômes que nous guérissons maintenant à l'aide d'un traitement aussi simple que rationnel.

C'est surtout contre les symptômes secondaires ou constitutionnels qu'était dirigé plus particulièrement l'action des bois sudorifiques, ainsi que contre les maux que le mercure avait trouvés rebelles, ou bien qu'il avait exaspérés, ce qui n'était que trop ordinaire.

Tant que les effets en furent secondés par un régime austère, ils opérèrent, dans la plupart des cas, des cures qui souvent durent passer pour incroyables; mais peu à peu on se relâcha dans la sévérité si nécessaire de l'alimentation ; bientôt ses succès devinrent moins constans, les guérisons incertaines et la célébrité si bien établie des bois sudorifiques s'éclipsa à un tel point, que peu s'en fallut que ces végétaux si utiles me tombassent même dans le discrédit le plus complet, et l'oubli le plus profond.

L'or, l'ammoniaque, l'opium et beaucoup d'autres substances minérales ou végétales, exotiques ou indigènes, vinrent augmenter encore le nombre des antisyphilitiques, sans que pour cela la cure des maux vénériens en fût plus assurée ; mais l'introduction de ces substances dans le traitement de la syphilis, attestent que déjà depuis long-temps les médecins instruits et judicieux avaient été forcés à diverses époques de chercher d'autres moyens plus certains que les préparations mercurielles, pour obtenir la cure des maux vénériens; peu à peu les progrès de la physiologie qui jetèrent un si grand jour dans l'étude des maladies, operèrent un puissante influence sur la théorie et le traitement des maladies syphilitiques ; on distingua les accidens que fait naître le mercure de ceux qui appartiennent à la maladie vénérienne ; on récusa la propriété neutralisante du mercure, on remit en doute l'existence du virus, on tenta avec succès la guérison de la syphilis sans l'emploi du divin

métal ; les esprits les plus éclairés préparèrent les élémens d'une révolution médicale, et de toute part on s'est élancé avec ardeur dans cette carrière nouvelle à parcourir.

C'est encore de l'école de Bichat, déjà si célèbre par ses immenses travaux, et par les progrès qu'elle a fait faire à l'art de guérir, que sont sortis les adversaires les plus terribles et les plus redoutables à la théorie du virus et de son spécifique par excellence ; les principes professés par les Jourdan, les Broussais, ne tendent à rien moins qu'à les renverser ; d'autres auteurs moins connus, mais non moins estimables, les Caron, par exemple, ont aussi, à cette première époque, développé des idées ingénieuses pour expliquer la contagion ; depuis, l'école non moins célèbre de la doctrine physiologique (dont le Val-de-Grâce s'honore, non-seulement d'être le berceau, mais encore de compter parmi ses chefs le digne fondateur de cette école), fournit des médecins qui, jeunes d'âge, mais forts de bons principes puisés à une source féconde, entrèrent en lice, et contribuèrent par leurs lumières et leurs nouvelles recherches à renverser l'ancien édifice, afin d'en élever un nouveau plus régulier et plus digne des connaissances modernes.

Chaque jour voit s'accroître le nombre des partisans de cette nouvelle manière de traiter la syphilis ; ces idées ne sont point renfermées dans le cercle des médecins français, elles se sont répandues parmi les étrangers, en Angleterre, en Amérique, en Suède,

en Danemarck et dans quelques parties de l'Allemagne, les mêmes travaux ont été entrepris, les résultats ont bientôt dépassé les espérances ; nous pouvons maintenant vous faire connaître le résultat de ces nouvelles recherches, et vous citer les observations recueillies sur cette récente manière de traiter la syphilis, connue sous le nom de méthode anti-phlogistique; connue également sous la dénomination de méthode simple ou rationnelle, méthode contre laquelle ons'est récrié de toutes parts,q u'on a condamné sans la connaître, qu'on conteste chaque jour, contre laquelle les hommes les plus élevés en réputation médicale lancent chaque jour du haut de leurs chaires l'anathème et le ridicule, et cherchent à persuader aux élèves qu'on les entraîne dans une route fausse et trompeuse, en leur enseignant des principes qu'ils sont à même de vérifier chaque jour au lit des malades.

C'est à vous, messieurs, de juger les documens suivans; la France vit naître en 1548, les premières tentatives qui furent faites pour guérir les maux syphilitiques sans mercure : Fernel, Fallope, Paulmier traitaient leurs malades par un régime extrêmement sévère et les sudorifiques : les cures étaient très nombreuses; Blégny en 1686 écrivit que les maux vénériens peuvent guérir sans mercure; plus tard Morgagni vous apprend dans ses lettres sur la syphilis, que l'horreur pour le mercure était poussée si loin, que pendant huit années qu'il passa à Bologne pour

étudier la médecine, il vit ce médicament proscrit de tous les traitemens, pour ne voir employer que les sudorifiqes et le régime diététique sévère; plus tard Peyrilhe traita pendant quinze années consécutives les maladies vénériennes avec l'ammoniaque et un régime rigoureux.

Vers la fin du siècle dernier, M. Gallée, l'un des vétérans de la chirurgie militaire, traita à Brest, puis à Rennes, par les moyens les plus simples, sans mercure, les accidens primitifs de la syphilis, tandis qu'à peu près à la même époque, les mêmes symptômes guérissaient seuls à Bicêtre dans les salles d'expectation.

Dans le même temps Sarleson chirurgien-major à l'armée d'Italie, au rapport de notre collègue Gaultier de Claubry, dédaignait le mercure, pour se servir avec succès, au grand étonnement de ses confrères, de l'émétique en lavage, aidé d'une légère alimentation; Chaussier, d'immortelle mémoire, considérait le mercure comme peu utile dans le traitement de la syphilis; en 1811, feu Girardot, l'ami et l'émule de l'auteur des phlegmasies chroniques, m'enseignait l'art de guérir par la diète-cure toutes les phlegmasies chroniques-syphilitiques; tandis qu'à la même époque, M. le baron Larrey apportait une heureuse modification dans l'administration du mercure qui rendait les traitemens plus simples, plus faciles et moins dangereux, ainsi que le fit depuis la méthode de M. Pihorel.

De 1811 à 1812, parurent successivement les ouvrages de Caron sur un nouveau mode d'envisager la contagion syphilitique; les considérations de Messieurs Jourdan sur la syphilis, les travaux de M. Kéraudren médecin en chef de la marine, sur les maladies syphilitiques secondaires, et l'exclusion du mercure pour leur traitement, puis les belles propositions de M. Broussais sur la syphilis.

En 1824 furent publiées les considérations de M. Lefèvre sur l'abus des mercuriaux, et les expériences sur la maladie vénérienne de M. Dubled; l'année 1826 vit paraître le traité de maladie vénérienne de M. Jourdan, l'ouvrage sur la non-existence du virus vénérien du docteur Richoud, accompagné des tableaux de ses premiers traitemens sans mercure, à l'hopital militaire de Strasbourg; parurent en même temps les premières livraisons de la Clinique de la maladie syphilitique, devenu depuis un traité complet de syphilis, avec 125 gravures, ouvrage dont j'ai fait dernièrement hommage à l'académie; en 1827 fut publié dans un journal de médecine, un rapport du collége sanitaire de Suède, sur les avantages du traitement sans mercure; à peu près à la même époque en France, le conseil de santé des armées de terre, convaincu des avantages à obtenir en modifiant le traitement mercuriel, engagea les chefs des hopitaux militaires à essayer le traitement simple et rationnel.

En 1828 et 1829, M. Desruelles fit connaître les

résultats statistiques des traitemens simples employés au Val-de-Grâce pour la cure des maux vénériens; j'ai publié en 1830 dans les 15e, 16e et 17e livraisons de ma clinique, les tableaux de MM. Rapatel et Desruelles de Rennes, qui en 1827, 28 et 29, traitèrent 1410 malades, par le traitement simple; j'ai relaté les travaux de M. Willaume, chirurgien en chef de l'hopital d'Instruction de Metz, sur les avantages de la méthode antiphlogistique, ceux de M. Puel de Marseille; j'ai dit qu'à Lille, au Hâvre, à Bayonne, les docteurs Delatour, Desjardins et Becquart traitaient, aux hopitaux, leurs malades par le traitement simple.

Je n'ai point oublié de citer l'opinion de feu Delpech de Montpellier, qui, imbu des idées virulentes, traita la maladie long-temps avec le mercure prodigué sous toutes les formes, qui, éclairé peu à peu par l'expérience, modifia à tel point ses idées et son traitement qu'il publia en 1828, que les blennhorragies et les chancres guérissaient par les seuls efforts de la nature 90 à 95 fois sur cent, sans retour et que la nature seule guérissait la moitié des ulcères à la gorge, des pustules, des rhagades, etc.

Depuis 1830, j'ai recueilli de nouveaux documens, qui, joints à ceux communiqués par notre collègue et ami le docteur Desruelles, sont venus prouver qu'actuellement la méthode simple, rationnelle, antiphlogistique, doit-être adoptée, comme *méthode générale* dans le traitement de la syphilis, tandis que

la méthode mercurielle ne sera plus qu'une *méthode exceptionnelle*, employée dans les cas, où les moyens simples auraient été insuffisans.

Ainsi à Rennes le traitement simple a procuré tant d'avantages, que la disproportion est devenue énorme entre les deux traitemens; sur 1505 malades atteints de symptômes primitifs en 1827, 28 et 29, 1187 avaient été traités sans mercure et 318 par le mercure, tandis que dans 18 mois, de 1830 à 1831, 876 symptômes furent traités par la méthode simple, et 48 seulement par la mercurielle.

Cette amélioration est encore plus sensible dans l'emploi des moyens pour guérir les rechutes, car sur 64 rechutes tant après l'un qu'après l'autre mode de traitement, douze seulement ont été soumises au mercure, ces douze cas ont exigé à eux seuls 1082 jours, tandis que les 52 autres n'en ont employé que 1863, ce qui établit une moyenne de 81 jours pour les premiers, et de 35 jours seulement pour les seconds.

Au Val-de-Grâce, M. le docteur Desruelles et moi, nous sommes parvenus, depuis 1825, à des résultats non moins avantageux.

M. Barthélemy, à l'hopital militaire de la maison Blanche (Paris), en 1833, vient aussi de traiter plus de 700 vénériens par la même méthode, et n'a employé le mercure que dans un certain nombre d'affections secondaires : M. Kaisser, à l'hopital militaire de Strasbourg, traite également par la même méthode et avec les mêmes succès, depuis trois années consé-

cutives; à Alger M. Fleschült, chirurgien-major de l'hopital du Dey, obtient également de grands succès par le traitement simple et rationnel, et depuis trois ans se félicite d'avoir renoncé aux préparations mercurielles.

A l'hopital des vénériens de Paris, cette méthode est aussi préconisée par M. Cullerier et les documens publiés, par MM. Ruft et Pailloux de Chambereau, en 1831 et 1832, prouvent que le traitement anti-phlogistique a fait des progrès dans cet hopital depuis quelques années, et combien ses avantages réels y sont appréciés.

En effet sur 512 malades, 339 ont été guéris par le traitement simple; la durée moyenne a été de 32 jours, tandis qu'elle a été de 47 jours par la mercurielle.

Les rechutes après le traitement simple ont été de 1 sur 28; les médecins de cet établissement ont tellement apprécié les avantages de cette méthode simple et rationnelle, qu'il n'existe plus (en 1834) de traitement mercuriel complet; que le mercure y est employé comme un modificateur puissant de l'économie, seulement dans le cas où les autres moyens sont restés sans succès et à des doses en général minimes.

Depuis un an que j'ai pris le service de la 1re division des vénériens, à l'hopital militaire du Gros-Caillou, je continue le même mode de traiter les maux vénériens, et je n'ai recours au mercure que

dans les cas exceptionnels qui ne cèdent pas au traitement simple.

Je dois à la vérité de dire, ici, que cet hopital jouissait déjà depuis plusieurs années de l'avantage réel d'importantes modifications apportées dans le traitement mercuriel par MM. Gimelle et Paban; quoique ces deux confrères soient partisans de la méthode mercurielle, ils mettent dans l'emploi de ce médicament énergique, une modération marquée, ne le prodiguent pas à tous leurs malades, et y joignent l'usage d'un régime alimentaire assez sévère!

J'ai déjà dit que les médecins étrangers ne restèrent pas en arrière, et qu'ils rivalisèrent avec nous pour accélérer la chute d'une doctrine surannée et pernicieuse.

Nous voyons en effet Fergusson en Portugal, Chapmann, Dewies et Rousseau aux États-Unis, traiter sans mercure et par le traitement simple, leurs malades atteints de syphilis.

Les médecins anglais entrèrent en lice et traitèrent sans mercure, mais non sans médicamens excitans, aussi, à l'exception des travaux de Tompson, Turner, Brown, Ewans, Hennen et quelques autres auxquels il faut joindre les noms de Guthrie, d'Astley Cooper, faut-il rejeter les écrits des autres médecins anglais; car ils ne réussirent qu'à discréditer ce traitement sans mercure, sans aucun avantage pour leurs malades qui encombraient les hopitaux et ne guérissaient pas.

Que cela ne vous étonne pas, messieurs, il en sera long-temps ainsi dans un pays, où, à l'exception de quelques sommités médicales et chirurgicales, la médecine et la pharmacie ne font qu'un seul et même état, où la main qui formule l'ordonnance au lit des malades, passe à l'officine pour en faire la préparation.

Si les médecins d'outre-mer sont en grande partie restés en arrière, nous voyons en revanche que nos confrères suédois et danois, ceux de quelques autres parties de l'Allemagne et de l'Egypte, sont devenus nos émules dans le traitement de la syphilis, en méritant les plus grandes éloges par le zèle qu'ils ont mis à éclairer cette partie de la science médicale.

Si je ne craignais de fatiguer votre attention, je rendrais un hommage mérité au comité sanitaire de Suède, pour la persévérance avec laquelle depuis 1822, il a encouragé et soutenu le zèle des médecins militaires et civils, et est parvenu par sa publication sommaire de leurs travaux à propager le traitement par la diète-cure et les moyens externes, et à obtenir des résultats inespérés dans un pays placé sous une température froide et rigoureuse, et dans lequel la syphilis se guérit difficilement.

J'adresserais des éloges à M. Frike, chirurgien en chef de l'hopital général à Hambourg, qui depuis huit années s'applaudit d'avoir renoncé aux préparations mercurielles ; à M. le docteur Besnard, inspecteur-général des hopitaux militaires du royaume de Bavière, qui à Munich, traite depuis 1818, la syphi-

lis sans mercure, et a propagé dans la Bavière ce genre de traitement si avantageux pour l'espèce humaine; je citerai le docteur Bruinnghauser à Würtzburg, vieux praticien, qui depuis 1819 a également renoncé aux préparations mercurielles qu'il employait depuis 30 années; je parlerai de Huber, qui à Stuttgard traite ainsi depuis 1815; de MM. Becker et Bürtz de Berlin, qui publièrent des notes intéressantes sur le même sujet; je n'oublierai pas de citer avec éloges MM. Labat et Clot-Bey, deux médecins qui portèrent en Egypte depuis 1824, les bienfaits de l'école moderne française, et en appliquèrent les princip avec un succès étonnant dans le traitement des maladies vénériennes. Le premier en qualité de chirurgien du vice-roi d'Egypte, organisa l'hopital d'Abou-Zabel, au Caire, fit succéder au brownisme le plus meurtrier, une thérapeutique rationnelle, basée sur les connaissances physiologiques; le 2e en qualité d'inspecteur-général des armées de Mohamed-Ali, créa une école à l'instar de nos institutions françaises, et continuant ce que son prédécesseur avait heureusement commencé, fit faire une application sage et raisonnée de la méthode antiphlogistique au traitement des vénériens; aussi en peu de temps ces deux médecins obtinrent-ils des avantages surprenans dans un pays placé sous une température brûlante, où le mercure et les excitans faisaient d'affreux ravages.

En résumé, messieurs, j'ai publié dans ma Clini-

que un tableau comprenant 40,000 malades atteints de symptômes primitifs et secondaires, traités sans mercure par la méthode simple, rationnelle, par la diète-cure et les moyens externes, tant en France qu'en Suède, en Allemagne, en Angleterre et autres lieux; j'aurais pu, sans peine, porter ce chiffre au-delà de 50 à 60,000, car ici ne sont pas relatés les rapports de Thompson, de Guthrie, d'Astley Cooper, de Rose, de 1801 à 1823; il nous a manqué les résultats obtenus à Paris par Peyryllhe de 1773 à 1789; ceux de Gallée père à Brest en 1796, de Sarleson en Italie en 1798; de Champemann, Dewies et Rousseau à Philadelphie depuis 1811; de Fergusson en Portugal de 1808 à 1811; de Besnard à Munich depuis 1809; de Brüninghauser à Wurtzburg depuis 1819; de Huber à Stuttgard depuis 1815; de Becker et Bürtz à Berlin depuis 1826; de Lefèvre en 1824; de Puel fils de Marseille en 1829; de Bonnecase, de Dardare, de Charmei de 1815 à 1828; enfin de Delpech de Montpellier en 1827.

Les avantages obtenus par cette nouvelle médication sont nombreux, et doivent être envisagés sous deux points de vue; 1° sous le rapport administratif; 2° sous le rapport hygiénique.

1° Sous le rapport administratif, les hopitaux civils et militaires n'auront plus à regretter la perte immense de fournitures qui ne pouvaient être consacrées qu'aux vénériens. Tous ces effets conservaient une couleur noire, une odeur détestable, qui non-seulement fai-

saient l'objet des plaintes continuelles et réitérées des malades ; mais encore les empreintes mercurielles ne tardaient pas à altérer le tissu de toutes les étoffes ; l'aspect dégoûtant des salles au noir a disparu sans retour, il n'en sort plus ces exhalaisons mercurielles si fortes, si nauséabondes, si difficiles à supporter, si préjudiciables aux malades ; la propreté est actuellement facile à entretenir, et il n'existe plus maintenant aucune différence entre les lieux consacrés au traitement de cette maladie, et les salles destinées aux autres malades.

Le séjour des malades y est beaucoup plus court, quel que soit le genre des symptômes primitifs ou secondaires ; un relevé des mouvemens du Val-de-Grâce et de ses succursales, prouve que la durée moyenne du séjour des malades était de 56 à 71 jours, de 1821 à 1825 ; tandis que de 1825 à 1834 elle n'a été que de 37 jours, résultat incontestable sous le rapport de l'économie financière et de la discipline militaire.

2° Si nous envisageons ces résultats sous le rapport hygiénique, ils ne cèdent en rien à ceux que nous venons d'énoncer, la santé est moins altérée, les désordres maladifs sont incomparablement moindres, les salivations n'existent plus, la mortalité est presque nulle et les convalescences rapides.

Enfin, messieurs, voici en dernière analyse, ce qu'on observe depuis que le mercure n'est plus employé, ou qu'il l'est en petite quantité dans les hopitaux où sont reçus les vénériens ; 1° les récidives ou

rechutes sont moins nombreuses, les accidens secondaires moins fréquens, moins graves et plus faciles à traiter, ils cèdent pour la plupart au traitement simple, et très peu exigent l'emploi des sudorifiques; 2° il serait difficile d'y trouver actuellement les tableaux hideux et les désordres graves qui ont servi à modeler ces faits rares et curieux, qui enrichissent la clinique de la maladie syphilitique, et le musée anatomique de *feu Dupont;* 3° en Suède, de 1822 à 1827 les rechutes n'ont été que de sept et demie pour cent par la diète-cure et les moyens locaux, tandis qu'ils étaient de quatorze sur cent par le mercure; que de 1827 à 1829 elles n'ont été que de six et demi sur cent par le traitement simple, et de onze un quinzième par le mercure; 4° les maladies des os deviennent plus rares, elles ont presque disparu en Portugal ou depuis long-temps on traite sans mercure les militaires et les gens du peuple; en Suède *le nombre des caries, exostoses, douleurs astéocopes qui en* 1814 *étaient de* 54 *sur cent dans les récidives*, après le traitement mercuriel, a diminué progressivement à un tel point que depuis 1827 jusqu'en 1831, il n'était plus que *de six et demi sur cent;* dans les hopitaux militaires où le traitement simple est préconisé, à peine en voyons-nous un sur cinq cents.

Tel est, messieurs, l'exposé succinct, mais fidèle des travaux remarquables, et des pénibles recherches des praticiens qui se sont spécialement livrés à l'étude des maladies vénériennes. Vous croyez peut-être qu'on

a généralement applaudi à leurs efforts, qu'on a récompensé leur zèle? Détrompez-vous, messieurs, et sachez que leur amour pour la vérité et le bien public a seul soutenu leur courage; ils ont été l'objet de la critique la plus amère, on les a blâmés, on a crié à l'innovation, on a dit qu'entraînés par la passion de la réforme et par l'espoir de se singulariser, ils voulaient détruire ce que des siècles d'observation avaient élevé !

Qu'ont donc fait ces hommes laborieux et éclairés, dont les travaux ont reçu l'approbation de toute l'Allemagne, et que faisons-nous nous-mêmes? est-ce innover que de rétrograder vers le temps où les méthodes des Fracastor, des Fallope, des Fernel florissaient; on marche en avant alors qu'on rétrograde vers les choses utiles; est-ce pour se singulariser qu'ils ont fait rentrer la doctrine des maladies vénériennes dans le cercle des bonnes doctrines médicales? Le bon sens indiquait qu'il était absurde de les y laisser en dehors. Est-ce pour détruire les observations de trois siècles qu'ils observaient de nouveau? non sans doute, mais bien pour peser à leur juste valeur ces documens que tous les systèmes nous ont laissés. Qu'on cesse donc de nous supposer des intentions qui ne sont pas les nôtres, qu'on répète nos expérimentations, que des chiffres soient opposés à nos chiffres, que l'état actuel de nos malades, soit comparé à l'état des malades traités par les mercuriaux, que l'on compte nos récidives, et qu'on mette en regard les désordres

que le mercure produisait, et les accidens qu'il occasionne encore, alors seulement on aura droit de juger la méthode simple; mais jusqu'à présent nos adversaires ne nous ont attaqué que la plume à la main, et s'ils se sont montrés habiles à lancer l'épigramme, ils ont été impuissans à opposer des faits à ceux que nous recueillons en grand nombre chaque jour dans nos hopitaux !

Voulez-vous savoir quels sont les torts de ceux qui ont établi et adopté la méthode simple? les voici ! ils ont consulté l'histoire de la syphilis pour comparer les conséquences et les effets des doctrines opposées, afin de faire servir l'histoire des temps passés à l'histoire du temps présent, et à préparer un avenir meilleur; la classification des symptômes était mal déterminée, ils l'ont rectifiée, le diagnostic était obscur, incertain, ils y ont introduit plus de clarté, plus de certitude, la description des symptômes était erronée, inexacte; ils l'ont rendue plus facile et précise; la théorie reposait sur des suppositions, ils lui ont donné pour base le raisonnement et la physiologie; la thérapeutique était incertaine et compliquée, ils l'ont rendue plus certaine et plus simple; enfin, tout ce qui constituait la science dans cette branche de la pathologie était isolé; désuni, ils y ont introduit plus d'ensemble, plus de liaison, plus d'unité. Voilà les résultats qu'ils se glorifient d'avoir obtenus; ces résultats immenses pour la science et pour l'humanité, ils les doivent à une observation attentive, constante et

impartiale, à des raisonnemens simples et naturellement tirés des faits, et à une application judicieuse de la physiologie et des principes de la nouvelle doctrine médicale à l'étude des maladies vénériennes.

La nouvelle méthode offre des avantages si grands, si réels, si incontestables, qu'elle prévaudra malgré les efforts d'un petit nombre de médecins opiniâtrement attachés à l'empirisme des derniers siècles; quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse l'impulsion est donnée; de malfaisantes influences pourront ralentir la marche de la vérité, mais non jamais l'arrêter!!!

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Rapport de MM. Cullerier et Samson, *sur le mémoire de* M. Devergie aîné.

Messieurs,

Vous nous avez chargés M. Samson et moi, de vous faire un rapport sur un mémoire de M. le docteur Devergie aîné. Ce travail est le résumé d'un ouvrage plus étendu, *la Clinique des maladies vénériennes*, dont il vous a fait hommage lors de sa publication, et que vous avez honoré de vos suffrages.

Le mémoire de M. Devergie est intitulé : Recherches historiques et médicales sur l'origine, la nature et le traitement de la syphilis.

A l'imitation de plusieurs syphiliographes anciens et modernes il étudie la syphilis sous le triple rapport de son ancienneté, de son essence et de sa thérapeutique. Dans le premier chapitre, il combat à l'aide des historiens et des auteurs médecins, l'opinion devenu populaire que la maladie vénérienne est originaire d'Amérique. Il se rallie au sentiment de Sanchez, de Curt-Sprengel, de Hensler, de M. Jourdan, contre celui de Astruc, de Girtanner, de Swediaur, de Bosquillon qui se sont déclarés les partisans de l'assertion de l'historien espagnol *Oviedo*, et qui ont déployé pour la soutenir toutes les ressources d'une vaste érudition. Les argumens qui ont servi aux écrivains ci-dessus pour combattre l'origine exotique ont été employés par notre

auteur, il n'y a rien ajouté; ainsi c'est la différence des dates entre l'explosion de l'épidémie du 15e siècle dont on fait dériver la syphilis et le premier retour de Christophe Colomb après sa mémorable découverte, et l'expédition de Charles VIII en Italie; c'est la circonstance de l'expulsion d'Espagne des Maures ou Maranos en 1492, peuple pauvre, misérable et couvert de maux, qui traîna sa misère dans diverses contrées; c'est que, enfin, *les maladies contagieuses des organes génitaux ont existé de tout temps*, et qu'on en trouve des preuves dans les écrivains, historiens, poètes, médecins, etc., depuis Moïse jusqu'à la découverte du nouveau monde.

Le deuxième chapitre est consacré à l'examen de la question de savoir s'il existe un virus particulier comme cause intime de la syphilis; cette question a trouvé moins de contradicteurs que celle de l'origine de la maladie. Ce n'est que dans ces derniers temps que son existence a été controversée, bien que déjà plusieurs médecins, Bru entr'autres, en 1789 eussent voulu substituer un autre mot que celui de virus pour expliquer la propagation du mal; l'idée d'un virus date du 16e siècle; elle s'est propagée jusqu'à notre temps, et ce n'est que depuis peu qu'on l'a attaquée; les uns rejettent toute spécificité à la syphilis, d'autres parmi lesquels se place avec plus de raison M. Devergie, reconnaissent que sa propagation entre les individus est due à *un principe contagieux*, seulement il repousse avec force *les absurdités qui ont été publiées sur cette propagation.*

Enfin, dans un troisième chapitre, M. Devergie

s'occupe du traitement de la syphilis, rejetant la théorie généralement admise sur le *virus*.

L'auteur s'attache à développer le principe que le traitement des maux vénériens doit être basé sur la considération des symptômes locaux ou des effets immédiats dela contagion, sans s'occuper plus du principe qu'on ne le fait pour les autres maladies du même genre, la variole par exemple : *ainsi ce principe contagieux n'est plus pour lui un être qu'il faut poursuivre, et sur lequel agit un remède unique ou spécifique, le mercure.*

M. Devergie, moins exclusif que plusieurs médecins modernes, étrangers et français, ne rejette pas le mercure, seulement il pense que l'on peut guérir un grand nombre de malades affectés de symptômes divers sans avoir recours à son emploi ; il le prouve par le relevé de tableaux publiés en Europe depuis environ 15 ans, qui fait monter à plus de *trente mille* le nombre des vénériens guéris sans mercure, chiffre qu'il pourrait élever plus haut, si tous les cas avaient été publiés.

Le mercure, selon lui, est un *moyen qui contribue avec beaucoup d'autres* à guérir les maux vénériens, et il n'a rien *de spécifique;* il y a tout avantage, dit-il, à traiter la plus grande partie des vénériens sans l'emploi systématique du mercure. L'humanité s'en trouvera bien et l'hygiène publique y gagnera.

Telle est l'analyse succincte du mémoire de M. Devergie dans lequel il s'écarte, comme vous le voyez, des opinions généralement reçues sur l'origine, la nature, et le traitement de la syphilis.

Permettez-nous, Messieurs, de nous livrer à quelques réflexions sur ce travail.

C'est l'apparition de l'épidémie de 1494 et la découverte de l'Amérique, coïncidence, qui bien qu'elle ne soit pas rigoureusement exacte, a dû frapper bientôt les observateurs et surtout les peuples peu formés aux connaissances historiques: les maux anciens, les nouveaux qui sévissaient avec une violence extrême, ont dû être confondus et regardés comme une même maladie. Dès-lors on a pas fait difficulté de rejeter sur l'Amérique, sans aucun examen, l'origine de la maladie qui avait causé de si grands ravages.

A la rigueur, cette question est peu intéressante pour la science et surtout pour l'art, car dans le traitement dela variole, le médecin ne s'occupe pas de son origine; cependant pour la syphilis la question a quelque importance, car avant que l'on eût érigé en corps de doctrine la syphilis, le traitement était basé sur la considération des symptômes, tandis que les partisans de l'origine américaine, fondée, peut-être, sur ce que les sudorifiques croissent dans le nouveau monde, ont adopté un mode spécial de traitement.

1º La syphilis est-elle de date récente parmi nous, ou bien remonte-t-elle aux temps anciens? Vous avez vû que M. Devergie avec plusieurs auteurs rejette l'origine américaine de la maladie, appuyé comme eux sur les témoignages historiques les mieux établis. Les adversaires de cette opinion peuvent à leur tour alléguer qu'il n'est pas déraisonnable de penser que des maladies particulières existent dans des contrées inconnues, et qu'elles pénètrent dans les autres par suite

des relations nouvelles qui s'établissent entre les populations; la fièvre jaune nous vient de l'Amérique, plusieurs affections cutanées, aigues et chroniques ont invahi l'Europe, après les invasions des orientaux, à la suite des croisades, etc. Le choléra endémique dans l'Inde, vient nous visiter et peut-être s'impatroniser parmi nous. Ces preuves sont puissantes, sans doute, mais pour la syphilis, il restera toujours à expliquer *les descriptions laissées par les anciens auteurs, et qui s'appliquent complètement à celles qui conviennent à la syphilis.*

2° Quant à la nature des maux vénériens, le sujet est plus grave, l'opinion généralement admise qu'elle a pour principe un virus, emporte nécessairement l'idée d'un spécifique; et généralement aussi le mercure se présente lorsqu'il y a syphilis; ces deux notions se suivent tellement quelles se confondent. Aussi pour anéantir la conséquence, les écrivains modernes rejettent-ils le principe; il n'y a pas de virus vénérien, disent-ils, mais ils admettent que le pus secrété à la surface des ulcères vénériens ou des surfaces muqueuses enflammées est doué de qualités contagieuses. C'est la même chose au fond, puisque personne n'a vu le virus ailleurs que dans ce pus sécreté : M. Devergie admet aussi ces conditions : Il existe, selon lui, un principe contagieux, lequel peut produire dans les tissus sains, lorsqu'il y est inséré par voie d'inoculation ou autrement, une inflammation dont le produit est le même que celui des tissus affectés, mais il s'arrète là, et il pense qu'il ne faut pas aller au-delà pour que le traitement reste rationnel. Il est difficile, en

effet, d'admettre autrement que par hypothèse un être particulier que l'on représente comme doué d'une activité extrême, susceptible de séjourner dans le corps, de circuler avec le sang et les humeurs, de sommeiller comme on dit, et cela pendant des années chez un individu jouissant de l'intégrité de toutes ses fonctions, et de se manifester enfin chez lui-même ou chez ses enfans, fortuitement et sans qu'il s'y attende le moins du monde.

Mais c'est ce que l'observation démontre tous les jours, dira-t-on, et les faits ne sont pas une vaine hypothèse? Nous pensons qu'il est possible de se rendre compte de la propagation des phénomènes syphilitiques, lorsque la première atteinte est portée, pourvu qu'il y ait succession non interrompue dans leur apparition, et qu'il n'y a pas eu de traitement convenable fait au début; mais nous croyons qu'il faut encore de nouvelles observations pour éclaircir la question des maux réputés vénériens qui se présentent après un long temps de bonne santé, de même que ceux que l'on rencontre avec la forme consécutive chez des hommes qui n'ont jamais été ou croient n'avoir jamais été atteints de symptômes primitifs.

Quoi qu'il en soit, M. Devergie pense que ce n'est plus l'idée de virus qui doit guider le médecin dans la thérapeutique des maladies vénériennes, et notre pratique est trop conforme à ce principe pour que nous ne partagions pas son avis; nous le croyons fondé en raison, et nous faisons des voeux pour que la pratique méthodique succède à l'empirisme.

3° Après les considérations ci-dessus, il nous resterait peu de choses à dire du traitement, mais il est quelques points sur lesquels il est bon d'insister; et d'abord y a-t-il plusieurs genres de maux vénériens? C'est-à dire le contact impur peut-il donner lieu à des symptômes de nature différente, les uns purement vénériens, les autres syphilitiques? Les partisans de l'origine américaine l'ont pensé; Astruc ne nie pas qu'il existât autrefois des affections des parties génitales, contagieuses; mais ce n'était pas la vérole, dit-il; celle-ci n'existe en Europe que depuis la découverte de Colomb; pareille distinction a été faite en Angleterre depuis que Hunter a assigné des caractères propres au principal symptôme primitif de la maladie au chancre. On a trouvé que peu d'ulcères vénériens avaient les caractères du chancre huntérien. On a donné à ceux-là le nom de chancres phagédéniques, et un médecin fort renommé *Abernetty*, a fait un ouvrage, *ex professo*, sur ce sujet, dans lequel il avance que le mercure ne convient qu'au chancre huntérien, qu'il est contraire dans les ulcères pseudo-syphilitiques. Mais Messieurs, qu'elle confusion !!!

Ceux qui observent beaucoup de vénériens, savent *s'il est facile d'établir un diagnostic différentiel susceptible de guider le médecin selon ces idées*. C'est une source d'embarras de plus dans la pratique.

Dans cette incertitude on conseille de traiter tous les maux vénériens contagieux de la même manière, par le mercure, parce que, dit on, s'il n'est pas efficace, il ne fait pas de mal, si ce n'est lorsqu'il y a abus! C'est une grande erreur, Messieurs, contre

laquelle on ne peut trop s'élever ; cette substance soit à l'état métallique, soit dans ses diverses combinaisons est nuisible à l'économie. Les expériences du docteur Gaspard de Saint-Etienne (journal de Physiologie 1821), de M. Cruveilhier, ont prouvé qu'il ne peut circuler avec le sang, qu'il fait périr les animaux dans les veines desquels on l'injecte, qu'il s'accumule dans les capillaires pulmonaires, qu'il tue les fœtus, qu'il empêche le développement des ovipares ; celles de M. Dupuy, notre collègue, qui a remarqué que le sublimé ramollit les tissus vivans ; enfin les nécropsies font reconnaître que les chairs des vénériens qui ont beaucoup fait usage de mercure ont une odeur particulière, et qu'elles ont perdu leur consistance. Mais comment donc faire pour éviter ces inconvéniens? car la mission du médecin est de guérir, et il doit se trouver heureux d'avoir un moyen de guérison. Il en est un, Messieurs, 1° *abandonner la théorie du virus*, pour se guider, comme on le fait, dans les maladies contagieuses, ordinaires ; 2° recourir au mercure, comme on a un moyen bon en soi, mais *non spécifique du virus*. Nous pensons que si cette pratique prend de la consistance, que si elle devient générale, les difficultés qui s'élèvent à chaque pas s'applaniront, et qu'elles disparaîtront tout-à-fait.

Nous proposons le dépôt du mémoire aux archives, et que des remercîmens soient adressés à l'auteur.